

Notes de lectures de Georges Leroy

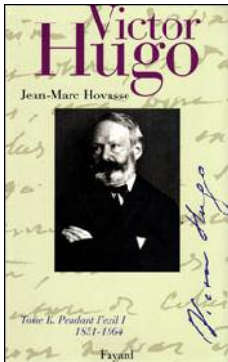
mars 2009 1/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

Victor Hugo, (tome II) Pendant l'exil, 1851-1864



Jean-Marc Hovasse

Fayard, 1288 p., 45 €

À vie et œuvre colossales, biographie monumentale. Le premier volume de la biographie de Victor Hugo a paru en 2002 pour le bicentenaire de la naissance. Le biographe brosse un tableau vivant du 2 décembre 1851. Ce jour-là, l'ex-jeune monarchiste, chevalier de la Légion d'honneur à 23 ans, académicien à 39, pair de France (il avait failli perdre la pairie parce que surpris en flagrant délit d'adultère), député de Paris, devenu républicain et qui avait soutenu en 1848 la candidature de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence (avant de s'opposer à lui l'année suivante), en appelait au peuple et aux associations ouvrières pour résister au coup d'État. Quelques jours après, Victor Hugo (et sa famille) prend le

chemin de l'exil, qui devait durer dix-neuf ans.

Il se réfugie d'abord à Bruxelles. Par ses livres il milite à hauteur d'homme contre le tyran qu'il surnomme Napoléon le Petit, dans un pamphlet vengeur et célèbre. Puis il s'installe à Jersey, dépendance de la Couronne britannique, gouvernée par un bailli qui le surveille étroitement. Avec la mer pour horizon, juché sur le « rocher des proscrits », il lance ses imprécations contre l'empereur et produit *Les Châtiments*. La famille Hugo fait aussi parler les tables. Quand l'amnistie lui permettrait le retour, il refuse. Désormais son exil est volontaire, et d'autant plus accusateur.

À Guernesey, après avoir publié ses *Contemplations*, il écrit *La Légende des siècles* qui suscite l'admiration de Flaubert et de Baudelaire. Puis il reprend un roman abandonné : *Les Misérables*. On retient cette phrase : « Il faut bien que quelqu'un prenne le parti des vaincus. » Cette générosité fait à jamais sa grandeur. Il rentra en France en 1870, pour reprendre une carrière politique, mourir en 1885 et entrer la même année au Panthéon après les funérailles les plus grandioses jamais reçues par un écrivain.

Ce travail extraordinaire revêt une ambition d'exhaustivité. Il respecte la chronologie et ne sépare pas l'œuvre de la vie, sans jamais tenter une interprétation. Il entremêle en une ta-

pisserie épique le récit factuel, les citations et le compte rendu précis de la genèse, de la publication et de la réception des œuvres successives.

Petite vie de Robert d'Arbrissel



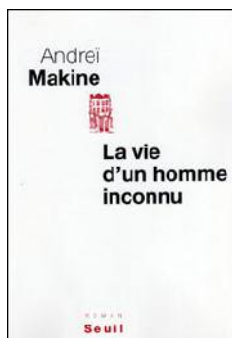
Jacqueline Martin-Bagnaudez

DDB, 148 p., 13 €

Ce livre relate la biographie de Robert (1045-1117), curé de la paroisse bretonne d'Arbrissel, fondateur d'une communauté de chanoines à La Roë. Après des débuts en Bretagne puis à Paris, il se convertit à une vie ascétique et érémitique, dans l'esprit de la réforme grégorienne. À partir de 1096, il parcourt l'Ouest de la France pour prêcher conversion et exigence de sainteté. Il finit par fixer ses disciples à Fontevraud et confie la direction de la communauté à Pétronille de Chemillé. C'est dans cette vie monastique sans équivalent qu'il va épanouir sa vocation. Cette abbaye

demeure un chef-d'œuvre d'architecture monastique. Témoin et acteur de la réforme grégorienne, Robert d'Arbrissel est largement représentatif de cet important mouvement religieux du XIe début XIIe siècle.

La vie d'un homme inconnu



★★★★☆

André Makine

Seuil, 300 p., 21 €

Ce départ pour Saint-Pétersbourg annonce un de ces voyages mystérieux où l'homme cherche non pas à changer de pays mais à changer sa vie. Choutov, écrivain et ancien dissident, espère fuir ainsi l'impasse de sa liaison avec Léa, éprouver de nouveau l'incandescence de ses idéaux de jeunesse et surtout retrouver la femme dont il était amoureux trente ans auparavant. Son évasion le mènera vers une Russie inconnue car modernisée et occidentalisée (à outrance) où, à la fois indigné, abasourdi et condamné à comprendre, il découvrira l'exemple d'un amour qui se révélera la véritable destination de son voyage. À son retour, il saura que les seuls mots dignes d'être écrits surgissent quand la parole est impossible. Dans ce livre dense et puissant, l'auteur fait renaître le destin passionnant de sa patrie, loin des clichés qui accompagnent la douloureuse émergence de la « nouvelle Russie ». Ses personnages expriment par leur engagement la justesse de la célèbre parole de Dostoïevski sur la beauté appelée à sauver le monde. Un très bon roman français sur l'âme et l'his-

toire russe où l'homme à toute sa place et sa grandeur malgré les vicissitudes de l'Histoire.

Le règne et la gloire



★★★★☆

Giorgio Agamben

Seuil, 444 p., 26 €

Avec ce livre, l'enquête sur la généalogie du pouvoir entreprise par Giorgio Agamben depuis plusieurs années atteint une articulation décisive. Deux questions orientent la recherche: 1) Pourquoi, en Occident, le pouvoir a-t-il pris la forme d'une « économie », c'est-à-dire d'un gouvernement des hommes et des choses? 2) Si le pouvoir est avant tout gouvernement, pourquoi a-t-il besoin de la gloire, c'est-à-dire de cet appareil cérémonial et liturgique qui l'accompagne depuis le début? En essayant de répondre, dans le sillage de Michel Foucault, à la première question, l'auteur découvre que, lors des premiers siècles de l'histoire de l'Église, la notion d'*oikonomia* a joué un rôle décisif dans l'élaboration de la doctrine trinitaire: c'est par l'« économie » de la vie divine que la Trinité a été rendue compatible avec le monothéisme.

La fusion de ce paradigme économique avec l'idée de Providence se trouve ainsi, de manière insoupçonnée, à l'origine de bien des catégories fondamentales de la politique moderne, depuis la théorie démocratique de la division des pouvoirs jusqu'à la doctrine stratégique des « effets collatéraux », depuis la « main invisible » du libéralisme de Smith

jusqu'aux idées d'ordre et de sécurité. Cependant la nouveauté la plus grande qui émerge de cette recherche, c'est que le pouvoir moderne n'est pas seulement « gouvernement » mais aussi « gloire » et que les cérémonies, les liturgies et les acclamations, que nous sommes habitués à considérer comme un résidu du passé, ne cessent de constituer la base du pouvoir occidental.

À travers une analyse passionnante des acclamations liturgiques et des symboles cérémoniaux du pouvoir, du trône à la couronne, de la pourpre aux faisceaux romains, l'auteur construit une généalogie inédite qui éclaire d'un jour nouveau la fonction du consensus et des médias dans les démocraties modernes.

L'âge de vivre



★★★★☆

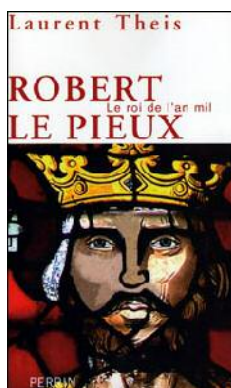
Colette Nys-Mazure

DDB, 260 p., 14 €

Notre société, obsédée par le vieillissement, la dégradation du corps ou celle de l'esprit, succombe au « jeunisme ». Il devient impératif pour chacun d'apparaître au mieux de sa forme, de masquer les rides, de cacher sa fatigue. Qui d'entre nous échappe à cette hantise? Et si ce n'était qu'un leurre? Ce livre est constitué d'une suite de réflexions sensibles sur le temps du vieillir. Mêlant gravité, humour et poésie, l'auteur évoque les moments de la vie quotidienne: l'escalier et le rapport à la marche, un séjour à l'hôpital, la relation à la faiblesse, les rapports avec

les autres, enfants et petits-enfants, etc. Avancer en âge, c'est peut-être approcher l'âge de vivre authentique, celui de recevoir différemment les autres, les choses, l'existence. L'auteur nous engage à cultiver l'éveil aux autres, l'attention, la curiosité, l'imagination du Cœur. Apprendre à composer plutôt qu'à opposer. Apprenons l'art de vivre, de mûrir et donc de vieillir. Car il s'agit moins de revivre l'enfance que de vivre avec l'enfant en soi... et d'« être à soi-même pour être davantage à l'autre ».

Robert le Pieux



★★★★☆

Laurent Theis

Perrin, 270 p., 20,50 €

Fils unique du roi Hugues Capet, et de la reine Adélaïde de Poitiers, Robert, né vers 972. Il fut couronné dès 987, quelques mois après son père, et régna seul à partir de 996 jusqu'en 1031.

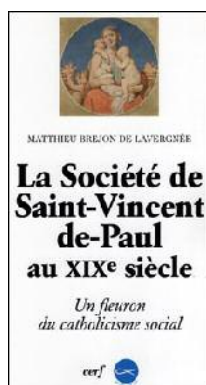
Il avait reçu pour cela, auprès de Gerbert d'Aurillac, évêque de Reims, la meilleure instruction du monde. Des abbés et des évêques, la plupart reconnus comme saints, lui donnèrent d'excellents conseils. Robert fut un prince guerrier, combattant ferme pour conserver la Bourgogne. Il assiste son père sur les questions militaires (avec la conquête de Laon, en 988-991). Et poursuivant l'œuvre politique de son père, il parvient à maintenir l'alliance avec la Normandie et l'Anjou et à contenir les ambitions d'Eudes II de Blois. Il fut aussi un homme amoureux, bravant

l'adversité, et même le pape, par passion pour sa seconde femme, Berthe de Blois, avant de devoir l'écartier au profit de Constance d'Arles, dont il eut six enfants.

Il fut un esprit profondément religieux, poussant la dévotion au-delà de ce qu'exigeait sa fonction royale. Ce fut aussi un moyen de compenser, face à l'autonomie agressive des seigneurs grands et moins grands, sa relative faiblesse politique et matérielle. Il fut aussi musicien et bâtisseur. Enfin il servit la paix et la justice de Dieu. D'ailleurs il est le premier souverain considéré comme thaumaturge (il guérit des lépreux).

Comme ses contemporains, il passa l'an mil sans vraiment s'en apercevoir. Lorsqu'il mourut quatre ans après avoir fait sacrer et couronner son fils et successeur Henri, la dynastie capétienne était désormais solidement installée à la tête du royaume des Francs, qui entraînait avec vigueur dans une période d'expansion et de renouveau. Entre Louis le Pieux et saint Louis, Robert le Pieux, malgré l'obscurité qui l'entoure, est un roi que cette biographie met en lumière.

La société de St Vincent de Paul au XIX^e siècle



★★★★☆

Matthieu Brejon de Lavergnée

Cerf, 710 p., 29 €

On connaît Frédéric Ozanam depuis sa béatification par Jean-Paul II en 1997 et les nombreux ouvrages qui lui ont été consacrés. Mais que

sait-on vraiment de l'œuvre qu'il a contribué à fonder? La petite conférence de charité réunit en 1833 une poignée d'étudiants catholiques du Quartier latin romantique, pour se soutenir dans la prière et visiter les pauvres à domicile. À la veille de la Commune (1871), la Société de Saint-Vincent-de-Paul était devenue l'une des principales œuvres du monde catholique. Elle compte aujourd'hui 700 000 membres dans près de 150 pays. Le réveil religieux qui touche l'Église au XIX^e siècle est en particulier marqué par la place que prennent les laïcs au sein des associations qui se multiplient alors. Travail issu d'une thèse, cet ouvrage éclaire les raisons de ce succès et entraîne le lecteur sur les voies d'une histoire sociale du religieux. Il met en lumière les parcours types de plusieurs centaines de catholiques sociaux. Entre le dévot du Grand Siècle et le bénévole associatif contemporain, il y eut un temps pour l'homme d'œuvres, modèle d'engagement que la figure postérieure du militant a injustement conduit à déconsidérer. L'auteur trace ainsi les contours de la « voie vincentienne », mystique active qui trouve le Christ dans la rencontre avec les pauvres et façonne l'exercice d'un audacieux apostolat des laïcs. La Société de Saint-Vincent-de-Paul est organisée localement en conférences présidées par un laïc, ce qui ne va pas sans susciter d'après conflits avec les curés des paroisses auxquelles les conférences se rattachent. Il expose le tableau des œuvres charitables, en particulier à Paris où taudis et indigents abondent, et leur évolution sous l'effet de l'hausmannisation de la capitale sous le Second Empire. Une interprétation anthropologique du « don charitable » peut enfin être tentée. Il est une question qui traverse le livre: la charité n'est-elle pas un moyen de refonder le lien social? A priori, figure de l'antimodernité, elle est peut-être plus politique qu'il n'y paraît. Le débat n'est pas clos.

Architecture et liturgie



★★★★☆

Louis Bouyer

Cerf, 108 p., 12 €

L'actualité récente montre un regain certain pour les questions liturgiques. Il est donc intéressant de relire certains spécialistes dont le Père Bouyer.

Louis Bouyer, prêtre de l'Oratoire, expert au concile Vatican II, est un des principaux théologiens français de la seconde moitié du XX^es. Il a écrit un petit livre passionnant intitulé *Architecture et Liturgie* (1967). Ratzinger le cite dans *L'Esprit de la liturgie* (2000). En le lisant, on découvre l'organisation des lieux et des objets liturgiques à l'intérieur du temple, de la synagogue, puis des églises syriennes, romaines, byzantines, et occidentales. Dans le dernier chapitre, l'auteur dégage quelques principes généraux pour la construction des nouvelles églises et l'utilisation des églises déjà construites. On est surpris de voir comment ce théologien conçoit la liturgie. Son idée de la liturgie « participative » est à mille lieux de celle qui s'est répandue dans beaucoup d'esprits dans les années 70 et 80. Participer, c'est prier, donc aussi s'incliner et se mettre à genoux quand il convient, et ne pas regarder passivement le prêtre comme si la messe était une sorte de spectacle. Pour faciliter la participation des fidèles, le Père Bouyer propose ceci :

- il faut que la communauté ne soit pas refermée sur elle-même,

mais orientée vers un côté de l'église où se trouvent la croix et une image (fresque, mosaïque, vitrail, etc.) donnant une dimension cosmique ou supracosmique à la liturgie.

- il est bon que le prêtre dise la prière eucharistique dans cette direction, et par conséquent « dos au peuple ». Cette orientation de l'assemblée et du célébrant existe dans toutes les liturgies catholiques et orthodoxes. Elle manifeste l'espérance chrétienne et l'attente de la parousie. Dans cette position, le prêtre invite les fidèles à se tourner vers un au-delà (au-delà de la communauté chrétienne rassemblée dans l'église).

Cependant, il faut que le prêtre ne soit jamais trop loin des fidèles. Dans les églises occidentales, on a l'impression que seule une petite élite de clercs participe vraiment à la liturgie. Pendant la liturgie de la parole, le prêtre est face au peuple et au milieu des fidèles; puis il se déplace jusqu'à l'autel pour la prière eucharistique.

Plus largement quand nous regardons les églises qui furent adaptées ou construites pour abriter la liturgie chrétienne au meilleur de sa fraîcheur et de sa puissance créatrice, nous voyons que l'important n'est pas dans une série quelconque de détails déterminés, pris isolément. C'est plutôt dans une relation dynamique des différents foyers de la célébration, incarnée en des éléments divers et dans leur arrangement cohérent. Ceci peut donner naissance, comme cela a été le cas, à une variété presque illimitée de formes. Mais toutes ces formes deviennent mortes dès qu'on les copie matériellement, sans bien comprendre ce qui leur a donné leur sens. Il n'y a que l'histoire qui puisse nous donner la clef de leur genèse. Nous voyons alors que c'est la fonction vitale seule qui peut expliquer l'organe, tandis que l'organe mort signifiera toujours une fonction mal comprise ou perdue de vue.

« Azur Azur, seconde terre »



★★★★☆

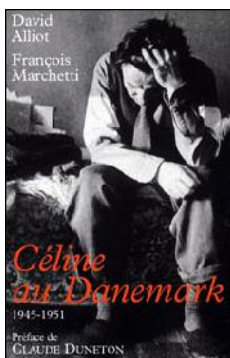
Chantal Crespel-Houlon

Cerf, 160 p., 19 €

Le présent ouvrage, centré sur la poésie de Marina Tsvétaeva, est à la fois le récit d'une vie au cœur des turbulences et l'analyse d'une œuvre majeure de la littérature russe du XX^e siècle. Turbulences de l'histoire et turbulences d'une âme. « Se jeter la tête la première dans l'ouragan est devenu pour elle une nécessité », a constaté son mari. Elle-même prit très vite conscience que son salut était dans l'écriture : « Au milieu des gémissements funèbres, Mon devoir m'ordonne de chanter ». L'auteur, refusant toute idéologie, tout conformisme, témoigne pourtant dans sa poésie d'un rapport au sacré. La fréquence des allusions à Dieu ne manque pas d'étonner chez quelqu'un pour qui le refus et la révolte sont une constante. Pour le poète, (rival de Dieu?), la poésie est à la fois entreprise sacrilège et seul salut. Comment Marina Tsvétaeva a-t-elle pu concilier ce désir d'être un penseur libre avec ce besoin de se référer sans cesse aux Écritures et à Dieu lui-même? Cette tension constante entre la contemplation et le scandale constitue le fond de toute sa pensée. Tsvétaeva est consciente d'avoir reçu ce don du souffle de Dieu accordé au poète : « Saisir à travers toute la masse humaine Ton souffle vivifiant — L'âme animée par ton souffle, Comme ma cape, par le

vent». Cette étude tente d'approfondir la compréhension des références mystiques dans un contexte d'incroyance. L'on est en présence d'une véritable aventure spirituelle, d'une histoire de la quête du ciel, même si elle ne prend pas forcément une forme classique. L'auteur est russe : l'âme slave est présente. Assoiffée d'absolu, Marina Tsvétaeva vit dans l'attente continuelle d'une rencontre.

Céline au Danemark



★★★★☆

D. Alliot et F. Marchetti

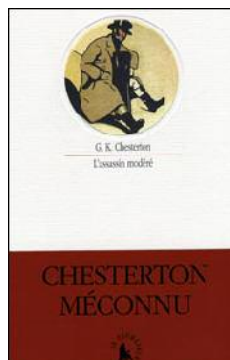
Le Rocher, 120 p., 29 €

Antisémitisme notoire, anticommuniste militant... Louis Ferdinand Auguste Destouches alias Louis-Ferdinand Céline, reste dans la mémoire collective un personnage controversé. Ses prises de position ont choqué, sa plume a séduit au point d'être l'écrivain français du XXe siècle le plus traduit dans le monde après Marcel Proust. Au Danemark où il s'est réfugié en mars 1945, Céline livre le combat de sa vie contre le gouvernement français qui le réclame pour le juger. Cet homme mangé par l'angoisse.

Ayant, par miracle, réussi à gagner Copenhague après avoir traversé un III^e Reich agonisant, Céline et sa femme Lucette pensaient avoir trouvé un havre de paix au milieu d'une Europe en ruine. Pour peu de temps. En effet, Céline par son antistalinisme bruyant s'était attiré les foudres des communistes qui en voulaient à sa vie. C'est pourquoi il a fui Paris en juin 44. Rat-

trapé par la justice de son pays, Céline est interné (un an de prison et 10 kg en moins) et finalement assigné à résidence à Korsor, sur les bords de la Baltique. Une vie d'exilé commence. Elle va durer 3 ans. Céline fait de son exil danois une description peu reluisante, froid polaire, population hostile qui ne correspond en rien à la réalité. Cet exil l'a profondément marqué. Le 1er juillet 1951, Louis-Ferdinand et Lucette regagnent la France. Grâce à maints documents inédits et aux nombreuses photographies reproduites pour la première fois dans cet ouvrage, les auteurs font la lumière sur les années d'exil du plus fascinant de nos écrivains contemporains.

L'Assassin modéré suivi de L'Homme au renard



★★★★☆

G. K. Chesterton

Gallimard, 136 p., 15,90 €

On le croyait oublié, disparu. Et puis, il opère un retour en force. En quelques mois, le public français peut (re)découvrir Chesterton, à travers de nombreuses publications.

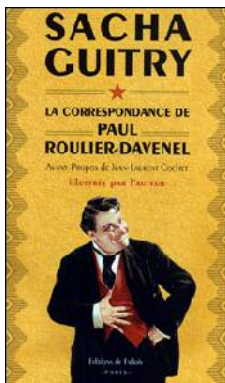
Deux nouvelles, ou plutôt deux petits bijoux littéraires, bien représentatifs du talent d'un farceur avisé, qui manie le paradoxe en permanence afin de conduire son lecteur sur des chemins insoupçonnés. La première nouvelle, *L'Assassin modéré*, illustre de manière éclatante le style de l'au-

teur. L'histoire? Aux temps glorieux de l'Empire britannique, un homme sauve la vie du gouverneur de « Polybie », province en bordure de l'Égypte, en lui tirant dessus. Dans l'autre nouvelle, *L'Homme au renard*, l'écrivain met en scène un défenseur acharné de l'Angleterre des pubs, adversaire tout aussi résolu des loisirs de l'aristocratie terrienne. Là encore, le meurtre est au rendez-vous, mais pour un retournement qui risque de surprendre.

Dans tous les cas, le lecteur découvre que Chesterton ne s'est pas seulement illustré, dans le domaine policier, par les histoires du Father Brown, ce prêtre aussi myope qu'une taupe, qui prétend résoudre les pires crimes en recourant à sa connaissance de la nature humaine, acquise au... confessionnal. Amoureux des facéties jusque dans le monde sombre du meurtre, Chesterton ira jusqu'à créer, avec ses amies Agatha Christie et Dorothy Sayers, un club d'auteurs de romans policiers, le Detection Club. Mais Chesterton n'est pas seulement l'auteur de nouvelles policières où règne l'art du paradoxe. Il fut une sorte de Rabelais moderne, dont l'œuvre porte une métaphysique.

Né en 1874, Chesterton a été doté par la nature d'un fort embonpoint (130 kg) et de talents multiples. Il aime polémiquer quand il en ressent la nécessité, c'est-à-dire souvent! Il meurt, le 14 juin 1936, à l'âge de 62 ans. Il laisse derrière lui une centaine d'ouvrages, qui ne sont pas tous de la même qualité, mais qui témoignent à leur manière de la gourmandise de cet homme devant la vie. Trop anglais? Trop inclassable? Chesterton attire toujours des esprits surprenants. Son catholicisme tranquille et assumé fait de lui, aussi, une provocation permanente pour notre monde moderne.

La correspondance de Paul Roulier-Davenel



★★★★☆

Sacha Guitry

De Fallois, 150 p., 18 €

Paul Roulier-Davenel est un personnage imaginaire, haut en couleur, qui se pique d'une vocation de dramaturge alors qu'il est un auteur médiocre, et dont la principale caractéristique est l'attraction pour le beau sexe. Dans cette correspondance fictive, Guitry raconte la vie de ce personnage et commente les lettres qu'il aurait reçues de cet archétype de l'amant de la fin XIXe siècle. Cette œuvre totalement inconnue, écrite en 1909, à 25 ans, fut publiée d'abord sous forme de chroniques dans le journal *Comoedia*... Avertissons le lecteur candide que tout est faux dans ce livre. Oui, toutes ces lettres, les préfaces successives, la liste des ouvrages « du même auteur », les passages censurés, l'index des noms cités, et même les fautes d'orthographe, tout cela est faux... Tout, sauf le talent du véritable auteur, Sacha Guitry lui-même, son sens inné du rire, son inépuisable invention comique, son goût des femmes, son amour fou du théâtre. On y retrouve tout ce qui fera le succès de Guitry ensuite, son sens de la formule, son impertinence intarissable. Un texte, savoureux d'espièglerie.

Le capitalisme est-il durable ?



★★★★☆

Bernard Perret

Carnets Nord, 210 p., 19 €

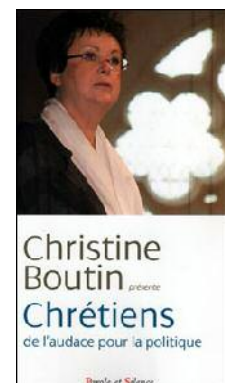
Le développement durable: politiques, élus locaux et responsables d'entreprise n'ont que ce mot à la bouche. On aimerait croire à une mobilisation générale face à un défi environnemental qu'il faut à tout prix relever. Mais l'auteur est sans pitié: « L'humanité n'a jamais émis autant de gaz carbonique (CO2) dans l'atmosphère que depuis qu'on s'est mis à invoquer à tout propos le développement durable. » À quels changements devons-nous consentir pour affronter la crise écologique? Nos initiatives actuelles rappellent la « drôle de guerre », tant l'activisme bureaucratique masque la catastrophe imminente. Ce qu'on appelle « croissance économique » est en effet fondé sur l'énergie à bon marché, l'accumulation d'objets matériels et la destruction de la nature. Si nous ne mettons pas fin nous-mêmes à cette fuite en avant, les lois physiques s'en chargeront. L'auteur précise qu'« il faudrait être de mauvaise foi pour faire la fine bouche sur les bienfaits de la croissance. »

Le développement durable doit être au cœur de l'action collective. L'ampleur des menaces invite à revisiter les éléments fondateurs de notre système économique: propriété, valeur et bien-être. Pour produire nos conditions d'existence et sauvegarder le monde commun, nous devons

de toute urgence nous comporter en copropriétaires responsables, comme nous l'invite la Bible (cf. la Genèse). Alors l'économie retrouvera son premier sens, celui du verbe « économiser ».

Telle est la guerre qu'il faut mener: être plus performants tout en consommant moins. Pour lui le but n'est pas de changer de système économique, mais plutôt remettre l'économie à sa place: servante plutôt que dominante, la cantonner dans ce qu'elle sait faire et l'obliger à respecter les contraintes écologiques vitales pour la société. Une telle équation suppose un retour de l'État sur le devant de la scène. C'est à lui de fixer un cap aux acteurs économiques. Les solutions techniques (énergies nouvelles, écologie industrielle...) ne pourront nous tirer d'affaire que si nous subordonnons la logique marchande à la survie de l'humanité. L'économie de demain appelle une création de valeurs. À situation inédite, imaginaire nouveau. Mais ce livre fait partie du « parler vrai ». On aurait aimé quelques réflexions plus spirituelles.

Chrétiens de l'audace pour la politique



★★★★☆

Christine Boutin

Parole et Silence, 180 p., 17 €

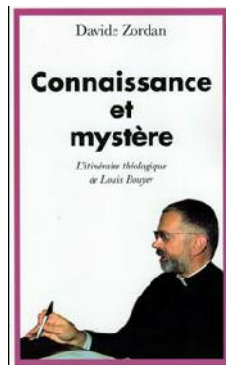
En octobre 2008, l'actuelle ministre du Logement crée un cercle de réflexion politique sous le parrainage du poète Alphonse de Lamartine. Sa première initiative: un colloque à Pa-

ris, qui appelle les chrétiens à l'« audace pour la politique ». La présidente du Forum des républicains sociaux, parti associé à l'UMP, veut « donner un nouveau souffle à la politique en invitant les chrétiens à s'y engager ». La référence chrétienne à l'engagement politique partisan est toujours sujet à débat en France. L'expérience des échecs à répétition de la démocratie chrétienne dans notre pays, et ses difficultés à s'extraire d'une culture consensuelle qui la conduisit à toutes les compromissions n'effraient pas Christine Boutin qui a toujours su rester libre, et qui fait le pari de l'audace des chrétiens « au service de tous ».

Ce livre reprend les interventions prononcées lors de cette réunion. Andrea Riccardi, Fondateur de la Communauté Sant'Egidio, a prononcé le discours d'introduction, revenant sur le bilan historique des Chrétiens en Politique depuis un siècle. Rappelant les rôles imminents de Schuman, Adenauer et Gasperi dans la construction européenne, il a reconnu que nombreux étaient aujourd'hui les Chrétiens perplexes sur l'unification européenne. Rappelant que la recherche de la Justice devait être l'âme de la politique, il a vivement invité les Chrétiens à œuvrer dans ce sens. Revenant sur le débat de la Constitution européenne, il a regretté que les racines chrétiennes de l'Europe n'aient pas été intégrées au texte, « le christianisme ne pouvant se résigner à n'être que le musée de notre histoire ». Lors de la première table ronde consacrée au rôle des Chrétiens dans la vie économique, le directeur général délégué de *Danone* a pris la parole. Chrétien convaincu et affirmé, Emmanuel Faber a posé la question en ces termes: « le rôle d'un Chrétien est-il de gérer un héritage ou de convertir sa vie par rapport aux enseignements de Celui en qui il croit? », rappelant au passage que « les sociétés étaient jugées à la place qu'elles accordaient aux plus pauvres ». Quant à Pierre Des-

champs, président des Entrepreneurs et Dirigeants Chrétiens, il a voulu revenir sur la finalité d'une entreprise. Pour le chef d'entreprise chrétien, « la création de richesse ne doit être qu'un moyen pour produire des biens et des services pour la communauté ». Il est grand temps d'inverser ces finalités! Retenons deux idées essentielles de ce livre: Créer et partager les richesses en vue du Bien Commun: un complément à l'économie de marché; L'attention au plus fragile, le respect de la personne dans son intégralité et son environnement: clé de voûte ou pierre d'achoppement. Telles sont les deux orientations où les chrétiens peuvent s'engager.

Connaissance et mystère



★★★★☆

Davide Zordan

Cerf, 810 p., 48 €

Le Père Louis Bouyer, de l'Oratoire, s'est éteint le 22 octobre 2004 à 91 ans. En guise d'épithaphe, le Cardinal Lustiger prononça ces mots lors de son oraison funèbre: « Il était le moins conformiste des théologiens et parmi les plus traditionnels. » Tout est dit: non-conformiste parce que traditionnel. Précisons que Louis Bouyer fait partie de la tradition vivante de l'Église, avec les noms du renouveau théologique français du XXe siècle: Henri de Lubac, Marie-Joseph Le Guillou, Jean Daniélou et consorts. Né dans le protestantisme français le 17 février 1913 à Paris, Louis Bouyer est ordonné pasteur luthérien en 1936 à l'âge de 23 ans. Son œcuménisme exigeant lui fait fréquenter or-

thodoxes et catholiques et bientôt rejoindre Rome: il est reçu dans l'Église catholique en décembre 1939 à l'abbaye de Saint-Wandrille, à l'âge de 26 ans, et ordonné prêtre de l'Oratoire en mars 1944. Son parcours est marqué par sa participation, depuis 1943, au mouvement du renouveau liturgique et, des 1945, il est docteur en théologie avec une thèse sur la Vie de saint Antoine par saint Athanase. La vision chrétienne du père Bouyer de l'existence puise son modèle dans la vie monastique et est en harmonie avec les efforts de Joseph Ratzinger devenu Benoît XVI. Le cardinal Newman, découvert par le fameux livre d'Henri Bremond, l'a aussi durablement frappé, notamment par son idéal universitaire pénétré de culture chrétienne, et il reconnaîtra à de nombreuses reprises en lui un maître et un inspirateur. Il suit également les cours d'Étienne Gilson.

Louis Bouyer a surtout mené une vie de professeur entre la France et l'étranger, les États-Unis notamment. En 1982, il se retire à l'abbaye de Saint-Wandrille, puis en 1998 chez les Petites Sœurs des Pauvres. C'est le professeur – et surtout le théologien – qui laissera un héritage immense... et fécond. Car pour lui, le théologien ne bâtit pas une œuvre solitaire, mais s'inscrit dans le courant dynamique de la vie de l'Église – qui est vie de l'Esprit et dans l'Esprit. Le théologien exerce le métier d'interprète de la Parole de Dieu à la lumière de la tradition de l'Église. Être théologien, c'est s'ouvrir à la Parole de Dieu authentique dans la Tradition authentique: la théologie est la prière de l'intelligence. La théologie est inséparable d'une décision de foi et d'un effort ascétique qui s'appellent la conversion. Toute sa vie, Louis Bouyer a été un immense penseur de l'infini mystère chrétien; d'une pensée fermement convaincue qui n'est pas la passion d'un système intellectuel mais une exigence de la vie transformée dans la foi. La vérité et la vie sont inséparables.

L'œuvre théologique considérable du père Bouyer n'avait pas encore fait l'objet d'une étude d'ensemble. L'analyse des écrits du théologien français, perçus dans le contexte de la recherche théologique de son époque, conduit à repérer certaines idées ou notions fondamentales, qui reviennent sans cesse malgré la surprenante variété des sujets que le théologien aborde. Parmi ces notions, celles de « connaissance » et de « mystère » sont élaborées. Le renvoi constant de l'un à l'autre de ces thèmes bibliques engendre une tension vitale, qui exprime finalement la pratique de l'intelligence croyante. Celle-ci s'appuie sur une conviction : ce n'est pas la connaissance qui éclaire le mystère ; c'est le mystère qui illumine et approfondit la connaissance.

Une telle prospection des sources théologiques du Père Bouyer a légitimé la formulation synthétique d'un itinéraire qui se fonde dans la Parole de Dieu, épiphanie du mystère, laquelle à son tour exige de l'homme une réponse à la fois personnelle et communautaire dont la forme et le modèle est l'Eucharistie. La tâche ecclésiale du théologien se situe entièrement dans ce dialogue entre l'initiative divine et la réponse fidèle de l'homme, dans le Christ, Parole faite chair. De cet itinéraire intellectuel on retiendra certains caractères fondamentaux : une considération attentive des sources liturgiques et de l'expérience spirituelle ; une sensibilité foncièrement œcuménique, une méfiance spontanée envers les constructions rigide­ment systématiques. On ne peut non plus passer sous silence le style du Père Bouyer et la tournure d'une pensée vive, portée par le goût du débat, voire de la polémique.

En fermant ce livre, on se trouve en présence d'un immense théologien foncièrement enraciné dans la Tradition mais aussi – et peut-être justement à cause de cela – en présence d'un penseur profondément original et cohérent.

La conversion de l'art



★★★★☆

René Girard

Carnets Nord, 240 p., 25 €

Le présent coffret comporte un essai inédit de René Girard, « La vérité de l'art », accompagné du DVD d'un film d'entretiens, « Le sens de l'histoire », réalisé en décembre 2007 au Centre Georges Pompidou.

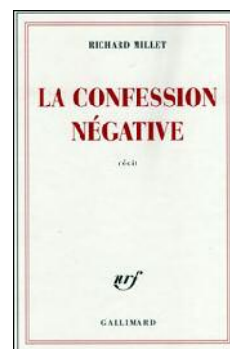
Dans ce livre l'auteur rassemble des études sur Saint-John Perse et Malraux, Valéry et Stendhal, Freud et Proust, Nietzsche et Wagner. Remis en perspective par une préface inédite de l'auteur, ces essais inédits vont de 1953 à 1983. Ils couvrent trente ans d'élaboration de la théorie mimétique – et mettent en lumière à quel point la conception du désir mimétique s'est toujours vigoureusement opposée à l'individualisme freudien. Ce livre est, dans le champ de l'esthétique et de la psychologie, l'équivalent de la « montée aux extrêmes ». Il constitue donc une suite et un complément indispensable de son dernier livre *Achever Clausewitz*.

Le DVD est une riche discussion qui démarre avec Clausewitz, Hegel et Hölderlin, en passant par Baudelaire et Dostoïevski et débouche sur Stravinsky, Proust et Nijinski. L'académicien montre avec une rare intensité son amour du romantisme, mais aussi tout ce qui le rapproche et l'éloigne à la fois de l'art moderne.

Les deux derniers siècles auront montré le pire et le meilleur : une

« montée aux extrêmes » qui, de Waterloo à Stalingrad, aura fait exploser l'Europe. Et une floraison incomparable de génies. L'horreur de la guerre aura bien eu son envers lumineux. C'est ce sens apocalyptique, dont les œuvres d'art auront été jusqu'à un certain point le support, que René Girard médite ici, dans ces leçons magistrales sur la littérature et la musique.

La confession négative



★★★★☆

Richard Millet

Gallimard, 520 p., 22,5 €

Originaire du Limousin, Richard Millet vit de sept à quatorze ans au Liban, sa deuxième culture, puis rentre à Paris. Son écriture rend hommage à sa terre natale et à son pays d'adoption. En 1977, il rencontre Louis-René des Forêts, l'auteur du « Bavard ». Celui-ci lui enseigne qu'écrire est une véritable épreuve physique. Pascal, le narrateur, raconte son expérience de la guerre au Liban entre 1975 et 1976 aux côtés des chrétiens, et livre ses réflexions sur cette épreuve comme un passage obligé pour s'initier à la vie et se préparer à l'écriture. Pour lui d'ailleurs, « ce n'était plus la guerre fantomatique à quoi je m'étais habitué ; c'était l'essence même de toute littérature : la guerre violente. » À la fin l'auteur synthétise : « Tout ça me plaisait dans une dimension inquiétante, voire terrifiante du plaisir : celle qu'on connaît dans les très grandes amours ».